

« Réponse de Claude Poirier »

Claude Poirier

Recherches sociographiques, vol. 48, n° 1, 2007, p. 124.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016215ar>

DOI: 10.7202/016215ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

québécoise à la lumière de l'expressivisme, qui implique une vision du langage pourtant inscrite dans l'essentiel des débats sur la langue au Québec.

Karim LAROSE

*Titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la littérature québécoise,
Département des littératures de langue française,
Université de Montréal.*

RÉPONSE DE CLAUDE POIRIER

En relisant mon compte rendu, je me suis demandé pourquoi Karim Larose avait pris la peine d'écrire cette longue réplique dans laquelle on ne trouve rien qui ne figure déjà dans son livre. Une réplique se comprend quand la critique a été trop défavorable, injuste, ou quand elle s'acharne sur des détails pour discréditer un travail sérieux. Rien de cela dans mon compte rendu, qui est globalement positif. Dans l'introduction de *La langue de papier*, Larose souhaite un dialogue entre littéraires et linguistes, mais l'exercice suppose qu'on est disposé à entendre un point de vue différent. Justement, je n'évalue pas de la même façon que lui l'apport de Gérard Godin. Quelle est sa réaction ? Il donne à penser que j'ai examiné le cas « avec nonchalance », « sans retourner aux textes » ... Car si on a lu Godin, on n'a pas le choix : il faut penser comme Larose. Du dernier chapitre, consacré à Miron et Brault, j'ai écrit qu'il « constitu[ait] une pièce à part, s'inscrivant mal dans l'économie de l'étude » et qu'il « baign[ait] dans la critique littéraire ». Qu'avait écrit l'auteur lui-même dans son livre (p. 33) ? « [L]e propos de cette section se situe à un niveau plus théorique et, par le fait même, tranche nettement avec le ton des premiers chapitres. » Fallait-il vraiment revenir sur ce point ? Le livre de Larose n'est pas suffisamment affranchi de la thèse de doctorat dont il est issu – ce que j'avais gentiment choisi de ne pas souligner dans mon compte rendu. D'où le maintien de son exercice de conceptualisation (expressivisme/instrumentalisme) qui devient au fil des pages une thèse à démontrer plutôt qu'un cadre explicatif. Je me demande maintenant si ce jeune chercheur est vraiment préparé au débat d'idées. Il serait dommage qu'il n'y arrive pas, car – je le crois toujours – il fait partie de la relève sur laquelle compte le milieu universitaire.

Claude POIRIER

*Trésor de la langue française au Québec,
Département de langues, linguistique et traduction,
Université Laval.*